

**J. Gordon McConville, (Associate Editor/Rédacteur associé/
Stellvertretende herausgeber)**

• A Christian Europe?

A Journal of Theology that describes itself as 'European' introduces an idea which bears some pondering. 'Europe' is itself an idea, one indeed which is still in the making, perhaps now at a faster rate than ever before. When brought together with an enterprise in Christian theology, it invites the question what basis a Christian, European enterprise might have.

The association of Europe and Christianity is far from new, of course. The Church Fathers inherited from antiquity an idea of Europe as a third part of the world, together with Asia and Africa. These three parts they readily divided among the descendants of the three sons of Noah, namely Shem (father of the Semites), Ham (ancestor of the African races) and Japheth, none other than Europe. The story of the curse of Ham (Gen. 9:20–27) was taken in due course as justification for enslaving African Negroes. And the 'enlargement' of Japheth (v. 27) seemed to prove the medieval certainty of the superiority of Christian Europe over the Semites.

For much of the Middle Ages, however, the idea of Europe played second fiddle to that of Christendom, the *res publica Christiana*. Indeed, although Europe as a geographical concept (crudely understood) still survived, the idea of Christendom probably inhibited it from becoming a dynamic idea. This may have been because Christendom extended a claim, in principle, to the whole world – a claim which appears to have underlain the Crusade, if William of Malmesbury accurately records the words of Urban II at Clermont in 1095: 'in one sense the whole world is exile for the Christian, and in another the whole world is his country'. It is only in the late medieval period that the idea of Christendom becomes attached to the area known as Europe – and thus a consciousness of Europe as bearing a distinctive character is born in an equation with Christendom, a unique blend of Church and Empire in a definable geographical area, with recognizable forms of political association.

The equation with Christendom is a thing of the past, but European identity lives on. In 1796, Edmund Burke could say: 'No European can be a complete stranger in any part of Europe'. Even today, in a secular and pluralistic

age in which the concept of a Christian Europe seems anachronistic, Europeans have some sense of belonging together, a sense which we are endeavouring to en flesh in ever closer political and economic ties.

There has, of course, always been a tension within the European idea. The story, as sketchily told above, can convey an impression of unity and coherence which belies the truth of conflict, exclusivism and the struggle for supremacy. The paradox is plainly to be seen in our own day. At a time when the idea of a Europe united as never before has been held out to our imagination, the very pulling down of barriers seems to have given licence to the erection, or re-erection, of others.

Some of what is true of Europe in general is true of the church in Europe also. The possibilities for fellowship across frontiers are indeed greater than could have been imagined a couple of short years ago, yet the divisions which have become part of the furniture of the life of the church have not necessarily diminished as a result. For most, the reality of being Christian in Europe will continue to mean witnessing in a local context characterized by peculiar forms and issues. The church's task of mission cannot avoid that local, particular focus. On the other hand, it has, equally inevitably, a worldwide horizon that may not be reduced.

Perhaps, then, the European idea is only a distraction from the church's business, grandiose and pretentious? Perhaps it is even dangerous, if it becomes self-serving, and revives old habits of hostility to those who do not align themselves with the dominant 'Christian' culture. This should not be so. From Christendom (though we will not be Crusaders) we may at least learn that the geographical area is not an end in itself. We will avoid too any model of the church in the world which seeks to dominate those on the outside. Yet there is in the European subsoil a common heritage that goes very deep, with ramifications in culture and learning, theology and mission. To anyone who has ever walked into a cathedral, this is as much a fact as the parochial contours. This means that those in Europe who adhere to historical Christianity share fellowship already in a profound sense. Such fellowship may now be discovered, more readily perhaps than ever

before, and should neither be taken for granted nor neglected. It is a fellowship which, as always, exists in weakness, for the vulnerability of the church in a modern Europe, where every kind of idea vies for attention, needs no empha-

sis. But it is a fellowship with a real function, for it sets our local life and witness in a broad context, and properly understood, it can stimulate our sense of belonging in a church that spans the centuries and the continents.

Une Europe chrétienne?

Une revue théologique qui s'intitule *européenne* introduit une idée qui mérite réflexion. L'«Europe» est, en soi, un concept qui est en train de prendre forme, et, à l'heure actuelle, plus vite que dans le passé. Quand il détermine un travail de théologie chrétienne, on se pose la question: quelles sont les bases d'une telle entreprise?

L'association de l'Europe au christianisme, bien sûr, ne date pas d'hier! Les Pères de l'Eglise ont hérité de l'Antiquité l'idée de l'Europe comme troisième partie du monde, avec l'Asie et l'Afrique. Les trois parties, ils les ont attribuées aux descendants des trois fils de Noé, Sem (père des Sémites), Cham (ancêtre des races africaines), et Japhet, père des Européens. Par la suite, l'histoire de Cham maudit (Gn 9.20-27) a servi à justifier l'esclavage des Noirs d'Afrique. Puis, la «mise au large» de Japhet (v.27) sembla appuyer la conviction des médiévaux que l'Europe chrétienne était supérieure aux Sémites.

Néanmoins, pendant presque tout le Moyen Age, l'idée de l'Europe a joué un rôle secondaire à côté de l'idée de la chrétienté, la *res publica Christiana*. En effet, bien que l'Europe en tant que concept géographique (rudimentaire) ait survécu, l'idée de chrétienté a probablement empêché celle d'Europe de devenir une idée dynamique. La raison en est simple: la chrétienté revendique, en principe, le monde entier. Telle est la prétention qui est à l'origine des Croisades, si Guillaume de Malmesbury rapporte correctement les paroles d'Urbain II à Clermont, en 1095: «Dans un sens, le monde est lieu d'exil pour le chrétien, et, dans un autre, le monde entier est son pays». C'est seulement à la fin du Moyen Age que l'idée de chrétienté se soude à celle de la région Europe. Ainsi, la conscience d'une identité européenne spécifique ne se démêle pas, à la naissance, de celle de la chrétienté: fusion unique en son genre de l'Eglise et de l'Etat (l'Empire) dans une région géographiquement définie, avec des formes d'association politique caractéristiques.

L'assimilation Europe-chrétienté appartient au passé, mais l'identité européenne demeure. En 1796, Edmund Burke pouvait dire: «Il est impossible qu'un Européen se sente complètement étranger dans un pays européen, quel qu'il soit».

A l'époque où prime un esprit séculier et pluraliste, et où la notion d'Europe chrétienne paraît anachronique, les Européens se sentent quelque chose en commun, sentiment que nous essayons de concrétiser par des liens politiques et économiques de plus en plus étroits.

Cette idée de l'Europe a, bien entendu, toujours suscité des tensions. Son historique, tel que nous venons de le résumer, peut donner l'impression d'une telle unité, d'une telle cohésion, que la réalité des conflits resterait cachée, et des exclusions, et des luttes pour la suprématie. Ce paradoxe saute aux yeux de nos jours. Alors qu'on nous fait croire à l'idée d'une Europe sans frontières, l'acte même de faire tomber les barrières a donné l'occasion d'en ériger d'autres.

Ce qui vaut de l'Europe en général s'applique en particulier à l'Eglise en Europe. En effet, la communion entre chrétiens par-delà les frontières a plus de moyens de se développer que nous n'aurions pu l'imaginer il n'y a même pas deux ans. Mais les *divisions* qui font comme partie du décor de l'Eglise n'ont pas disparu pour autant! Pour la plupart, la réalité de la vie chrétienne en Europe signifie: continuer de témoigner dans un contexte local avec ses circonstances et ses débats particuliers. Dans sa tâche missionnaire, l'Eglise ne peut pas ignorer cette référence locale et particulière. En revanche, elle ne doit pas perdre de vue l'horizon universel de sa vocation.

L'idée de l'Europe ne serait-elle pour l'Eglise qu'une distraction grandiose et prétentieuse? Elle pourrait devenir carrément dangereuse si elle inclinait l'Eglise à se complaire en soi-même, si elle ravivait de vieux réflexes hostiles à l'égard de quiconque ne se conformerait pas à la culture chrétienne dominante. Cela ne doit pas arriver. Nous voulons au moins apprendre de la chrétienté (nous ne voulons pas être des Croisés) qu'une région géographique n'est pas une fin en soi. Nous écarterons tout modèle du rapport de l'Eglise au monde qui porte l'Eglise à dominer sur ceux qui lui sont extérieurs. Cependant, les racines européennes, que ce soit du côté de la culture, de l'érudition, de la théologie ou de la mission, plongent profondément dans un héritage commun. Evidence, pour qui est jamais entré dans une

cathédrale, autant que l'évidence des particularités locales!

Découvrir une telle communion nous est plus accessible que jadis; il ne faudrait pas croire qu'elle aille de soi et sans dire, ni la négliger. Comme toujours, c'est dans la faiblesse que subsiste cette communion, car il n'est nul besoin

de souligner la vulnérabilité de l'Eglise dans l'Europe moderne, où toutes sortes d'idées rivales font tout pour attirer l'attention. Mais cette communion a un rôle important à jouer: elle situe notre témoignage local dans son plus vaste contexte, et, bien comprise, dans une Eglise qui embrasse siècles et continents.

Ein christliches Europa?

Eine Zeitschrift, die sich selbst als 'europäisch' bezeichnet, bringt einen Gedanken ins Spiel, der einiges Nachdenken erfordert. 'Europa' selbst ist eine Idee, die immer noch Gestalt gewinnt; heute vielleicht mit größerer Geschwindigkeit als jemals zuvor. Wenn Europa nun mit einem Unternehmen in der christlichen Theologie in Zusammenhang gebracht wird, fordert dies zu der Frage heraus, welche Basis es für ein solches christliches, europäisches Unterfangen geben könnte.

Die Verbindung von Europa und Christentum ist nicht neu. Schon die Kirchenväter übernahmen von der Antike den Gedanken eines 'Europa' als dritten Weltteil, neben Asien und Afrika. Sie führten dies ohne weiteres auf die drei Söhne Noahs zurück und schrieben jene Teile deren Nachkommen zu. Es handelte sich um Sem (Vater der Semiten), Ham (Ahnherr der afrikanischen Rassen) und Japheth, der für Europa stand. Die Geschichte von Hams Verfluchung (Gen. 9:18–27) wurde zur Rechtfertigung der Versklavung afrikanischer Schwarzer. Und die 'Ausbreitung' Japheths schien die Sicherheit zu belegen, mit der sich das mittelalterliche christliche Europa den Semiten als überlegen empfand.

Während weitere Teile des Mittelalters spielte der europäische Gedanke im Gegensatz zu dem des Christentums, dem einer *res publica Christiana*, freilich nur eine untergeordnete Rolle. Obwohl Europa, vereinfacht betrachtet, als geographisches Konzept überlebte, verhinderte die Idee der *res publica Christiana* möglicherweise die Entwicklung einer dynamischen europäischen Idee. Dies wohl deshalb, weil das Christentum einen prinzipiell weltweiten Anspruch erhob. Ein Anspruch, der auch in den Kreuzzügen zum Ausdruck kam, gibt doch William von Malmesbury die Worte Urban II. exakt wieder, der 1095 in Clermont sagte: 'Dem Christen ist die ganze Welt ein Exil, zugleich aber ist die ganze Welt seine Heimat.' Erst im Spätmittelalter wurde die Idee des Christentums mit dem Bereich Europas enger verbunden. Und obwohl nun ein Gespür für den besonderen Charakter Europas entstand,

entsprechend dem des Christentum, kam es zu einer einzigartigen Vermischung von Kirche und Staat auf einem begrenzten geographischen Raum.

Die Gleichsetzung Europas mit dem Christentum gehört der Vergangenheit an, jedoch lebt eine europäische Identität weiter. Edmund Burke konnte 1796 sagen: 'Ein Europäer kann in keinem Teil Europas völlig fremd sein.' Sogar heute, in einem säkularen und pluralistischen Zeitalter, in dem das Konzept eines christlichen Europas anachronistisch erscheint, haben Europäer ein Gespür dafür, daß sie zusammengehören, ein Gespür, das uns danach streben läßt, die politischen und ökonomischen Bande dauerhaft zu festigen.

Sicher lag von jeher eine gewisse Spannung in der europäischen Idee. Die Geschichte, wie sie oben kurz angerissen wurde, kann den Eindruck von Einheit und Kohärenz vermitteln, straft aber die Wahrheit Lügen, die aus Konflikten, Exklusivität und dem Kampf um Vorherrschaft besteht. Das Paradox wird in unseren Tagen offenbar. Zur selben Zeit, da sich uns der Gedanke eines vereinten Europa wie nie zuvor eröffnet hat, scheint das Niederreißen von Grenzen den Weg zur Errichtung oder Wiedererrichtung anderer Grenzen frei zu machen.

Was für Europa als Ganzes gilt, trifft ebenso für die Kirche zu. Die Möglichkeiten zur Gemeinschaft über die Grenzen hinweg sind in der Tat größer als man noch vor wenigen Jahren annahm, aber die Trennungen, die gleichsam zum Mobilien des kirchlichen Lebens geworden sind, wurden dadurch nicht notwendig aufgehoben. Für die meisten Menschen wird die Wirklichkeit christlichen Daseins in Europa darin bestehen, in ihrem örtlichen Umfeld, das durch besondere Formen und Sachverhalte bestimmt ist, zeugnishaft zu leben. Mission als Aufgabe der Kirche kann diesen besonderen, örtlichen Blickwinkel nicht umgehen. Auf der anderen Seite hat sie, ebenso unumgänglich, einen weltweiten Horizont, der nicht geschmälert werden darf.

Vielleicht aber ist die europäische Idee nur eine Ablenkung von der eigentlichen Aufgabe

der Kirche, hochtrabend und anmaßend? Vielleicht ist sie sogar gefährlich, wenn sie selbstgenügsam wird und alte Überheblichkeiten gegenüber jenen, die sich nicht der dominierenden 'christlichen' Kultur anschließen, wiederaufleben läßt? Das sollte nicht sein. Obwohl wir keine Kreuzritter sind, sollten wir vom Christentum zumindest lernen, das der geographisch begrenzte Bereich Europas keine selbstverständliche Grenze bildet. Wir werden auch jedes Modell von Kirche in der Welt vermeiden, das jene, die außerhalb stehen, zu dominieren versucht. Dennoch gibt es im europäischen 'Untergrund' ein tiefverwurzeltes und weitverzweigtes gemeinsames Erbe mit Verzweigungen in Kultur und Wissenschaft, Theologie und Mission. Jedem, der jemals eine Kathedrale betrat, ist dies ebenso klar wie die parochialen Grenzen einer Gemeinde. Das aber

heißt, daß jene in Europa, die der historischen Christenheit angehören, bereits in einem sehr tiefen Sinne in Gemeinschaft miteinander stehen. Diese Gemeinschaft könnte jetzt entdeckt werden, vielleicht leichter als je zuvor, und sollte weder für selbstverständlich gehalten noch mißachtet werden. Es bedarf keiner besonderen Betonung, daß dies eine Gemeinschaft in Schwachheit ist, die die Kirche verwundbar macht in einem modernen Europa, in dem jede beliebige Idee um Aufmerksamkeit wetteifert. Aber es ist eine Gemeinschaft mit echter Funktion, denn sie stellt unser örtlich begrenztes Leben und Zeugnis in einen breiteren Kontext, anders gesagt: sie kann unser Gespür dafür verstärken, zu einer Kirche zu gehören, die die Jahrhunderte und die Kontinente umspannt.